

REPENTIR DU PÊCHEUR

Seigneur, je viens dans votre temple,
Me proternant aux pieds de vos autels,
Mêler ma faible voix à ces chants immortels
Que module, à l'aspect du Dieu qu'elle con-
La phalange des séraphins [temple,
Unie au chœur des chrétiens.

Vos anges, par de pieux cantiques,
Chantent l'amour dont ils sont embrasés
Et la gloire des saints qu'ils ont fleurdéliés ;
Moi, je fais retentir l'écho des saints Portiques
Du nom du Seigneur Tout-Puissant
Qui rend le coupable innocent.

Si vous détestez l'âme ingrâte
Qui ne voit pas, dans le vaste univers,
L'Architecte divin des chefs-d'œuvre divers,
Ah ! combien plus encore votre colère éclate
Sur celui qui par des forfaits
Vous rend grâce de vos bienfaits ?

Qui peut pénétrer le mystère
De votre amour versant au scléroté
Le pleur du repentir qui noie son cœur ingrat ?
Votre sang qui rougit la face de la terre
Et mit l'univers en émoi,
Cria vengeance contre moi.

Je suis plus digne de colère
Que de clémence, ô mon Dieu, je le sais,
Mais dans votre rigueur mettez-vous de l'excès ?
Le rayon d'espérance et de foi qui m'éclaire
Ne me fait-il pas entrevoir
D'un généreux pardon l'espoir ?

A.-C.-P. B.

16 mars 1880.

FOLLE?...

V

(Suite)

L'isolement de mesdemoiselles Poncelet l'avait touché au point de le lui faire multiplier à dessein les occasions de les revoir.

La tristesse profonde de M. de Brix lui était également une source d'inquiétude. Cet homme, à l'abord peu sympathique, dont elle appréciait, seule peut-être, toutes les qualités, vivait dans son intérieur brisé par la mort, comme un exilé pleurant la patrie.

Sa fille, malade héritière d'une mère enlevée par un accès de fièvre chaude, avait besoin de soins, de tendresse, de dévouement. Un père pouvait se prodigier en amour touchant, et manquer inconsciemment de prévoyance.

Il fallait une femme à ce foyer éteint. Il fallait une mère à l'enfant malade.

Madame de Semongein n'eut pas à chercher bien loin cette femme, cette mère, dont elle rêvait de faire don à M. de Brix.

Au premier mot qu'elle prononça, celui-ci l'interrompit par cette exclamation :

— Il me faut mieux qu'une femme, chère madame, il me faut un dévouement !

— Eh bien ! nous le trouverons. Que vous semble de ma belle petite amie Léonide ?

M. de Brix demeura très grave, avec une légère émotion dans la voix :

— Mademoiselle Léonide, très belle, très intelligente et jeune, n'aurait aucun motif d'accepter une alliance où les seuls apports vraiment enviables sont tous de son côté.

— Que n'entend-elle cette aimable appréciation !... cela vous la rendrait favorable. Mais, croyez-en mon expérience, vous pouvez offrir à Léonide ce qui me paraît sourire à sa nature, un rang, un nom, votre influence dans le monde. Elle est fille à apprécier ces avantages. Je lui crois un cœur ambitieux, mais excellent, tout plein d'indulgence maternelle et de gâteries instinctives pour votre chère Marie. N'est-ce pas un délicieux tableau de les voir courir dans le jardin, l'une se grandissant pour atteindre à son bras, l'autre se faisant petite fille pour partager ses jeux ? Quand vous les voyez ainsi, naïvement enlacées, que pensez-vous, parfois, mon ami ?... N'ai-je pas bien deviné ce qui se passait d'espérances inavouées de vos yeux à votre cœur ?

— Oui, chère madame, vous avez bien deviné, et je mets en vos mains la destinée de ma petite Marie, car la sienne, plus que la mienne, me préoccupe incessamment.

— Je le sais. Elle est mieux portante. Vous devez être rassuré.

— Je le serais, si le souvenir de sa mère ne me glaçait parfois de terreur.

— Ne vous a-t-on pas dit cent fois—car, pour les crises nerveuses qui secouent le frère tempérament de Marie, vous avez vu, je crois, toute la Faculté de Médecine—que la vie de famille, la gaieté, l'affection, suffiraient à éloigner le mal, et bientôt à le faire disparaître. Faites bien vite, pour la petite malade, capotter un doux nid, placez-la dans les bras maternels de Léonide, et vous la verrez se développer, s'épanouir comme une fleur à laquelle le soleil avait manqué.

M. de Brix baisa la main de sa vieille parente avec une reconnaissante effusion, en murmurant :

— Dites-lui tout... et que Dieu vous inspire !

Madame de Semongein ne tarda pas. Elle estimait que la position étant donnée, une plus longue attente ne devait qu'être préjudiciable aux intérêts de ses hôtes. Les très complètes illusions qu'elle nourrissait sur les qualités de cœur et d'abnégation de la jeune fille, prouvaient plus en faveur de sa bonté que de sa perspicacité. De son côté, M. de Brix était un peu trop ébloui par le double étalage de cette grâce charmante et de ce fraternel dévouement, pour demeurer bon juge dans ces délicates observations.

Ursule, comme sœur aînée, reçut la première ouverture de leur voisine. Encore sous l'impression de la missive du parrain Piélard, elle ne put se défendre d'un sentiment de regret en voyant se produire une sollicitation nouvelle, plus conforme aux secrètes ambitions de sa sœur.

A son sens—un sens d'infirme, que les réalités de la vie touchaient moins que les impressions de l'âme—un seul motif militait en faveur de cette demande : la santé de la petite Marie.

Et c'était précisément ce motif que madame de Semongein, mieux instruite de nos exigences positives, n'osait aborder qu'avec réserve.

La mère de Marie était morte jeune, dans un accès de fièvre délirante, que certains docteurs qualifient de folie. L'enfant ressemblait beaucoup à sa mère.

Madame de Semongein le dit avec franchise, un peu troublée de l'impression qu'allait causer cet aveu.

Ursule joignit les mains avec une pitié profonde :

— Cher ange !... dit-elle, combien sa seconde mère devra l'aimer !

La pauvre aveugle eut un involontaire retour, presque amer, sur sa propre impuissance à se dévouer.

Pour cette âme simple et grande, là devait être l'attrait de cette union, là seulement aussi se trouvait une préférence à accorder sur un autre projet dont, la veille encore, elle demandait à sa sœur l'adoption.

Léonide, aussitôt prévenue, décidée d'avance, parut désirer le loisir de la réflexion, et s'imposa la contrainte d'écouter les dissertations, plus touchantes que logiques, de la jeune aveugle, qui trouvait meilleur de donner beaucoup que de beaucoup recevoir.

Toutes les convenances strictement gardées, quelques jours écoulés dans une réclusion qu'expliquait la gravité de la décision à prendre. Ursule put apprendre à madame de Semongein charmée, que Léonide consentait à servir de mère à Marie.

Le même soir, Léonide répondait à son parrain que sa lettre, dont l'intention toute affectueuse l'avait touchée, lui était parvenue lorsque déjà s'agitait pour elle cette grosse question d'avenir.

Elle allait se consacrer à une petite existence menacée, au bonheur d'un père et d'une fille plus qu'au sien propre. Attirée vers le malheur, elle avait pris en pitié les inquiétudes paternelles de M. de Brix, et en grande tendresse la fillette qui allait devenir sienne. Sa mission de dévouement ne l'effrayait pas, comptant y trouver les compensations les plus douces que la reconnaissance de sa nouvelle famille saurait lui donner.

Ayant ainsi modestement rempli de ses louanges trois pages fines et serrées, Léonide terminait cette communication officielle par la prière de venir assister à son mariage.

A Péronne, où cette réponse était impatiemment attendue, elle produisit l'effet désastreux d'un orage éclatant sur des têtes imprévoyantes.

Le vieil oncle s'était complu dans "sa petite machination," comme il aimait à appeler le projet si malencontreusement avorté. Le jeune homme avait laissé ses rêves prendre le fantastique galop des illusions riantes.

La douche fut glaciale, bien que l'habile mise en scène de l'adroite jeune fille ne permit pas de lui trouver l'ombre d'un tort, de la soupçonner du plus léger calcul.

Une fatalité avait placé l'enfant malade sur sa route, pour y attacher son cœur aimant. On ne pouvait se plaindre que de l'exquise sensibilité de cette charmante fille.

Quoique le rêve eût été court, Eugène Montrel le regretta sincèrement, comme une fleur, dont on ne respire le parfum qu'à distance, laisse le regret de ne la pouvoir cueillir.

Des impressions, nées de la vue d'un portrait et fortifiées par de longs entretiens, ne pouvaient avoir la vitalité d'un sentiment profond. Il les surmonta vaillamment, renouant à se créer une famille avant de s'être acquis une position stable ; disposition pleine de sagesse, qu'il eût fait prudemment d'adopter plus tôt.

L'oncle Piélard le vit repartir pour Paris sous le poids des conseils dont il se crut tenu de l'accabler. Le dernier, panaché d'espoir lointain, eut la prétention d'ouvrir au jeune homme des horizons lumineux.

— Travaille. Fais ta fortune. Tu étais trop jeune, nous avions tort de te créer des charges avant de t'avoir créé des ressources. Je ne te manquerai pas. Tu sais que tu trouveras plus tard mes petites économies.

Eugène sourit en protestant, le vieillard l'embrassa, et la vie de travail d'un garçon rangé qui veut parvenir reprit dans son engrenage le jeune ingénieur.

M. Léon Piélard, secoué pendant quelques semaines de la torpeur inintelligente où il s'engourdissait, y retourna, dès le départ de son neveu, avec cette circonstance doublement aggrave que, n'ayant rien à attendre de Léonide,

il ne lui écrivit plus désormais, que n'ayant rien non plus d'agréable à faire entrevoir à M. Montrel, il ne lui écrivit que par accident.

Les infirmités venaient alanguir ce corps, tandis que l'affaïssement moral s'accroissait. On peut dire que l'effort tenté par le parrain pour être utile à la pupille fut la dernière dépense physique de cet organisme usé.

La profonde indifférence qui saisit, avec les années, les intelligences paresseuses, en dehors de ce qui leur est personnel, s'abattit sur sa nature instinctivement égoïste. Peut-être l'aurait-on singulièrement surpris en lui rappelant, quelques mois plus tard, l'éloquente épistolaire déployée par lui auprès des orphelines, son grand désir de marier Eugène à Léonide et surtout, l'offre inconsidérée, prodigieuse, d'un voyage de Péronne à Nogent.

Cantonné dans sa maison froide, que le portrait illuminait seul, il y vécut de plus en plus complètement d'une existence végétative dont Eugène n'eut même plus le loisir de chercher à le tirer.

Les aptitudes du jeune homme avaient trouvé leur voie. Le travail le passionnait, et le travail est un maître impérieux dont les filières, qui en supportent les obligations, connaissent seuls les douceurs réconfortantes.

A peine, bien rarement, pouvait-il échapper aux entreprises considérables dont on lui avait confié la direction, pour venir embrasser son oncle. Bientôt même ce ne fut plus possible. Des études nouvelles l'absorbaient, en lui ouvrant un avenir pailleté d'or.

L'Egypte attirait les jeunes talents, les soldait largement, leur faisait la part belle. Un caractère tel que celui d'Eugène Montrel devait être captivé par les séductions de cette terre, pleine de surprises pour le chercheur et d'étrangetés pour le poète.

Et le jeune ingénieur l'était un peu.

Il partit donc, vers la fin de cette même année, où les rêves ambitieux de Léonide reçurent leur première réalisation par son mariage avec monsieur de Brix.

VI

Le château de Brix, entre Arthenay et Orléans, est une confortable habitation moderne, sans architecture sérieuse, sans grandeur véritable ; il offre toutefois un aspect d'élégance et de bon goût qui séduit tout d'abord.

Un parc, dont la disposition savante voile le peu d'étendue, un petit lac plein de coquetterie et des parterres en fleurs font de cette résidence un séjour plus riant que ne le sont, d'ordinaire, les petites châtellenies de province.

C'est là que monsieur de Brix conduisit sa femme, la petite Marie et Ursule Poncelet, dont le sort était naturellement lié à celui de sa sœur.

Madame de Semongein consentit à les y accompagner pour quelques semaines, et le commandant de Rollezan vint y finir la saison.

Le commandant de Rollezan était un officier supérieur de cavalerie en retraite, décoré, distingué, méthodique, cousin germain du mitre du logis.

Ce lui était une joie extrême de voir se rouvrir devant son oisiveté obligatoire la maison jaillie si hospitalière, que la mort avait précocement fermée.

Il fut donc le premier à faire fête à Léonide quand elle fut mise en possession de son nouveau domaine. Les voisins renouvelèrent bientôt cette petite ovation sympathique, et la jeune femme eut la satisfaction de sentir à portée de son influence naissante toute une société sur laquelle elle allait régner.

Rien ne fut plus facile. Sa grâce, son entrain lui firent promptement autant de relations aimables que de visites échangées. Il lui plaisait de jouer à la reine au petit pied dans ce diminutif de monde.

Quant vint l'hiver, ce fut dans le vrai monde qu'il lui parut désirable de prendre un rôle actif. Monsieur de Brix fit aménager selon ses goûts son habitation parisienne, la famille s'y transporta, le cercle de relations s'agrandit. Léonide fut remarquée à Paris comme elle l'avait été en province, et la seconde de ses ambitions, celle de briller à un rang digne d'elle, se trouva, cette fois encore, suffisamment réalisée.

Avec le bonheur, la santé semblait revenue dans la maison ressuscitée. Marie plus forte, très-choyée, toujours vive et chantante, en était l'incessante gaieté. Bientôt un frère désiré, que Léonide lui donna, en devint l'orgueil.

Cette naissance fit atteindre à monsieur de Brix ce summum de satisfactions intimes qui donnent parfois une sorte d'aurore aux péies de famille.

Naturellement grave, il apprit le rire ; sombre par habitude, il devint expansif. Le poids de ses chagrins passés s'allégeait par la douceur du présent. Ses inquiétudes mêmes sur la constitution nerveuse de sa fille, s'apaisaient depuis qu'il la voyait serrée dans les bras de sa jeune femme.

Ursule prenait sa part de ces joies de foyer, les seules qui lui fussent permises : le bonheur d'autrui composant le plus clair du sien. Les égards de monsieur de Brix, l'amitié de Léonide, les caresses de Marie, les petits bras innocents du bébé noués autour de son cou, lui causaient de la reconnaissance et de l'attendrissement.

Son inutilité, dont elle avait longtemps souffert, trouvait maintenant un contre-poids dans l'influence que la fillette lui laissait prendre sur son caractère emporté, sur ses caprices souvent inexplicables.

Ursule devenait sans le savoir le professeur de morale, de religion, le pacificateur de cette nature impressionnable, le frein de cette imagination enfantine d'une inquiétante mobilité.

Le meilleur traitement qu'eût encore suivi Marie, fut d'être rapprochée de cette sérénité résignée, de ce calme, de cette sagesse, de cette candeur.

Il résulta de ce rapprochement un surcroît de tendresse entre l'enfant et l'aveugle dont Léonide ne daigna pas se montrer jalouse.

Elle commençait d'ailleurs, dès cette époque, à se laisser emporter dans le tourbillon mondain avec une fougue qui surprenait, sans l'effrayer, l'indulgence de son mari.

Respirant à l'aise dans une atmosphère de plaisirs, d'hommages, d'adulation, elle dissimulait mal que cette période triomphante devenait le couronnement de ses secrètes désirs.

Bientôt, elle ne prit plus cette peine de la dissimulation, qui pouvait convenir à l'humble orpheline des bords de la Marne, mais dont la femme opulente et fêtée n'avait plus besoin de prendre souci.

L'échelle était gravie, la position acquise, la fortune assurée. Son cœur sec reportait sur son petit garçon toute la part d'amour qu'il était susceptible d'éprouver. Marie lui inspirait l'indifférence oublieuse d'un marche-pied devenu sans emploi. Pas un nuage ne s'élevait entre les illusions de son mari et sa propre froideur. La gratitude qu'elle avait supposé lui devoir au fond de l'âme, pendant les premières années de cette union inespérée, avait fait place à l'impérieuse exigence d'une reconnaissance que l'excellent homme ne lui marchandait pas.

Plus une pensée pour le parrain Léon ne trouva place dans cette existence de parisienne à la mode, si pleine et si creuse ! Alors qu'elle suffisait à peine, malgré sa dévorante activité, à remplir ses obligations mondaines, comment eût-elle trouvé le temps nécessaire à griffonner une lettre du Jour de l'an, à envoyer un bouquet de fête à ce bonhomme inutile et silencieux ?

Elle n'y songeait même pas. Un peu plus, elle se fût demandé s'il avait existé. Quant à ce neveu, que le vieillard avait eu la malencontreuse idée de lui proposer jadis pour époux, elle avait oublié jusqu'à son nom.

En Egypte, ce neveu si dédaigné ne donnait pas à l'oncle Piélard le même spectacle d'ingratitude. Malgré la distance, le temps considérable exigé par la correspondance, Eugène Montrel laissait rarement partir un bâtiment pour la France sans lui confier une lettre. Souvent, quelques mots tracés à la hâte, sans quitter la surveillance des immenses travaux d'irrigation dont il était chargé ; de temps à autre, de longues missives bourrées de détails intéressants sur l'existence mouvementée, laborieuse et attrayante qu'il avait choisie.

Comme les réponses à ses lettres se firent de plus en plus espacées et cessèrent même complètement, il en conclut que les infirmités du bonhomme mettaient obstacle à leurs relations amicales sans devoir les interrompre.

Il écrivit seul, tout attristé. Plus tard encore, des nouvelles indirectes de Péronne lui apprirent que les facultés de monsieur Léon Piélard, affaiblies par son grand âge, s'en allaient disparaissant chaque jour.

Les lettres d'Egypte restaient cachetées plusieurs jours durant sur sa cheminée, devant ses yeux, sans que la curiosité lui fit briser l'enveloppe.

Eugène écrivit quand même. Ce courrier d'Egypte, même s'il n'était plus un plaisir, demeurait une habitude pour le vieillard ; il voulut respecter cette habitude.

Et c'est ainsi que pendant les dix années d'absence du jeune homme, la gouvernante de l'oncle Piélard empila consciencieusement sur une étagère, bien en vue, comme un trophée de famille, plusieurs douzaines de lettres jaunies, intactes sous leur large cachet de cire rouge.

En dix années de travail, d'études, de réusites presque complètes, malgré les difficultés d'exécution, l'ingénieur Montrel s'était fait un nom dans la grande industrie. Ses entreprises heureuses, largement rémunérées, lui apportaient l'indépendance.

Le regret du pays natal le saisit avec plus de force. Le climat, sévère aux étrangers, l'avait assez éprouvé pour lui faire entrevoir le retour en France comme un double bienfait.

Quoiqu'il eût la certitude attristante d'être à peine reconnu par son oncle il croyait aussi devoir à son unique parent la salutaire distraction de sa présence, l'adoucissement de ses soins, la chrétienne préparation au redoutable passage de ce monde fragile au monde qui ne passe pas.

Il rentra, le cœur tout heureux de battre encore dans la patrie, après en avoir connu la longue privation.

Il rentra, très changé physiquement, plus fort, bien qu'ayant traversé les fiévreuses émanations du pays, bruni par un soleil implacable, point trop brouillé avec les conventions sociales ni mondaines, mais absolument arriéré toujours, au point de vue des sentiments.

Il s'entêta, l'imprévoyant garçon, à tenir l'ambition en piètre estime, à ne pas envier l'opulence, et à croire que se dévouer au bonheur de ceux qu'on aime est le meilleur moyen d'être heureux.

En 1855, époque où nous sommes arrivés, ces utopies étaient déjà terriblement démodées !

Ainsi qu'il l'avait prévu, M. Montrel ne fut pas reconnu par le vieillard, qui s'endormait dans l'oubli. Il ne se dispensa pas, cependant, de lui consacrer quelques jours d'abord, puis d'y retourner le plus souvent possible, essayant avec